

Papa Jules, le Saint que j'ai connu

Capitaine Berthelin Charles

Semaine sainte - Pâques 1963

Table des matières

Avant-propos	4
Les circonstances de la rencontre	5
Biographie	6
Le Saint	10
La journée du Saint	13
Sa doctrine	15
Conclusion	16
Prière : Élévation de Papa Jules	17
Article dans LA VOIX DU NORD, 27 juillet 2006	18
Extrait du livre "Reviendra-t-Il ?" de Victor Simon (Page 202)	19
Vocabulaire Spirite utilisé	22
Bibliographie.....	23



Avant-propos

À notre époque de corruption où l'égoïsme et la concupiscence semble dominer le monde, les braves gens, heureusement, ne manque pas qui par leur comportement, leur générosité, leur simple bonté, nous font reprendre confiance en l'homme si, par lassitude passagère, nous en venons parfois à désespérer ou simplement douter de l'avenir de l'humanité.

Mais si nous connaissons tous ces personnes honnêtes et charitables qui tranchent déjà sur le reste des hommes, est-on sûr de pouvoir trouver encore aujourd'hui quelques spécimens de cette classe exceptionnelle - j'allais dire surnaturelle - du règne hominidés que l'on suppose éteinte depuis longtemps et qui par leurs mérites et leurs vertus transcendent littéralement les meilleurs d'entre-nous et atteignent à la Sainteté ? De toute évidence, les saints ne courent pas les rues, mais s'ils sont d'une espèce excessivement rare, ils existent néanmoins bel et bien. Immergés qu'ils sont dans la marée humaine, on ne les découvre que tout à fait par hasard et même s'il nous arrive d'en approcher un, nous ne le reconnaissons pas toujours du premier coup.

J'ai eu cette chance insigne de rencontrer un Saint, de le côtoyer et de vivre dans son intimité, à son propre foyer, à l'occasion de mes congés ou permissions. C'est à notre chère revue que je dois de l'avoir connue ; elle a été le chemin qui m'a conduit jusqu'à lui aussi, je me propose à présent que le Saint s'en est retourné au Père, de raconter sa vie, pour l'édification des lecteurs spirites, par reconnaissance envers notre périodique et, également par piété filiale du disciple envers le Maître.

Les circonstances de la rencontre

Il y a bien une quinzaine d'années de cela, paraissait ici-même un bref article sur le guérisseur spirite Jules Berthelin. Intrigué par la similitude de nos noms et cela d'autant plus que dans ma famille, il était constant d'affirmer que tous les BERTHELIN - avec un « H » central - sont issus d'une même souche ancestrale. J'avais décidé de prendre contact avec ce vieux bonhomme de guérisseur dont l'idéal spirite était une raison de plus à notre rapprochement.

Nous étions donc entrés en correspondance dès cette année 1948, mais par suite de mes séjours outre-mer, ce ne fut qu'au mois de juin 1955, en rejoignant par route mon affectation à Lille, que j'eus la joie de le rencontrer. Je ne l'avais pas trouvé à son domicile car ainsi que je l'appris par la suite, c'était le jour où il avait l'habitude de se rendre pour la journée à Liévin afin de veiller et soigner les malades résidants dans ce chef-lieu de canton.

Son voisin me reçut, me fit entrer chez lui et m'apprit qu'il était lui-même guérisseur et disciple du Maître. Il avait entendu parler de moi et il m'affirma que son Maître serait bien déçu en apprenant que j'étais passé et que nous nous étions manqués, aussi m'engagea-t-il à attendre chez lui le retour du Maître, qui devait avoir lieu par le train de 18h00. Je me rangeais à cet avis. L'après-midi s'écoula autour du poêle à charbon et de la familière cafetière des foyers du Nord, à parler du Maître. J'appris ainsi beaucoup de choses sur la vie et les activités de celui-ci et je fus très ému de la vénération avec laquelle mon interlocuteur m'en entretenait.

Ce premier contact fut pour moi une révélation en ce sens que j'étais loin de me faire une idée véritable de la force d'âme de l'intéressé, de son humeur étale et de son incomparable sérénité de cœur et d'esprit. J'eus par la suite d'innombrables occasions de mesurer sa profonde sagesse et son immense bonté car, très peu éloigné l'un de l'autre, je me rendais fréquemment et toujours avec joie à l'invitation du Maître qui me recevait dans l'intimité de son home.

Notre idéal spirite et notre homonymie nous avaient forcément rapprochés et le Maître me dispensa sans mesure son amitié et m'accorda sans réserve sa confiance.

Biographie

Jules, Joseph Berthelin est né à Nœux-les-Mines, dans le Pas-de-Calais, le 2 mars 1881. Il est le fils de Désiré Berthelin et de Joséphine Lequeux. Il a tout juste un an quand son père meurt. Sa mère se remarie et de son remariage naîtront 3 garçons et 2 filles. Jules Berthelin est donc l'aîné d'une famille de 6 enfants. Il fréquente l'école jusqu'à l'âge de 10 ans seulement, car sa mère, redevenue veuve pour la seconde fois, n'a pas suffisamment de ressources pour élever ses enfants qu'elle fait vivre en faisant des lessives chez des particuliers.

Par la force des choses, le petit Jules Berthelin est contraint, dès sa 10e année, de mendier le pain de ses frères et sœurs. Il frappe de porte en porte et parfois on le rencontre sur les chemins qui mènent au village environnant où il se rend dans le même but.

À 13 ans, l'âge minimum requis pour pouvoir être engagé à la mine, il entre dans une société minière de charbonnage et travaille au fond.

Déjà, entre 10 et 13 ans, alors qu'il sillonne les routes campagnardes à la recherche de la subsistance de sa famille, il a à plusieurs reprises des visions. Il voit, entre ciel et terre, des êtres charmants et gracieux qui lui sourient et parfois lui parlent ; en d'autres circonstances, il entend comme une musique céleste, douce et merveilleuse ; aussi, à sa sœur cadette qui généralement l'accompagne, demande-t-il si elle ne voit pas les anges qui viennent vers eux ou si elle n'entend pas la musique du Ciel.

Toutefois à l'âge adulte, lorsqu'il fait le bilan de sa jeunesse et qu'il se voit toujours aux prises avec les difficultés de la vie, en lutte avec la misère qui ne l'a pas abandonné, il a totalement perdu la foi de son enfance et ne croit plus en rien ; il nie absolument l'existence de Dieu et l'utilité de la vie.

Jules Berthelin entre service militaire en 1902 et, dès sa libération en 1904, il retourne à la mine et travaille au fond. Le 27 octobre 1906, il épouse à Nœux-les-Mines, Marie vigneron, une solide femme de ménage qui lui donnera une progéniture peu ordinaire.

Et voilà qu'un jour, en 1909, tout au fond de la mine, où il peine, une voix se fait entendre, qui lui prédit qu'il viendra un temps où il soignera les malades et obtiendra leur guérison. Sa première réaction est de se demander s'il n'est pas victime d'une hallucination. Mais comme le phénomène se répète avec plus d'insistance les jours suivants, il craint pour sa raison et pense que ce sont là des symptômes précurseurs de la folie. Il le dira encore dans les dernières années de sa vie : « A cette époque et devant l'intensité de ses voix pressantes qui se répétaient presque quotidiennement, je me suis demandé si je n'allais pas devenir complètement fou ».

Jules Berthelin ne s'explique pas autrement cette anomalie, qu'en la rapportant à une cause pathologique, car depuis longtemps déjà, il a rompu avec Dieu ; quant aux esprits et au spiritismes, il n'en a jamais entendu parler. Il ne pourrait même pas d'ailleurs envisager cette hypothèse, car il est pour l'heure un matérialiste convaincu. Il réagit violemment contre ces voix qu'il ne veut absolument pas entendre et le voilà qui tombe malade la même année. Il se plaint tout d'abord de névralgies intercostales qui le font atrocement souffrir, puis celle-ci persistant, il dépérit.

Les médecins, qu'il consulte, n'y comprennent rien et concluent tout simplement à une grande faiblesse générale. Les soins qui lui sont prodigués sont inopérants et c'est alors qu'un ami lui conseille, en désespoir de cause, de se rendre auprès de certains guérisseurs professant à Douai. Ces guérisseurs, travaillant en triangle, avaient créé l'Institut des Forces Psychosiques ; leur renommée s'étendait à toute la France et à l'étranger mais ils étaient surtout connus dans les milieux spirites. Ces trois thaumaturges étaient MM. Beziat, Pillault et Jésuspret.

Jules Berthelin décida de leur confier son sort et leur fit visite à Douai. Il y avait, comme à l'accoutumée, foule chez nos guérisseurs. Quand vint le tour de Jules Berthelin, ce fut M. Pillault qui le reçut et après quelques instants de conversation, M. Pillault, ahuri, appela ses confrères et leur disant : « J'ai ici celui que nous qui nous a été annoncé ! ».

Que s'est-il passé ?

Quelques mois auparavant, au cours d'une séance de spiritisme, tenue par nos trois thaumaturges, le guide du groupe leur avait annoncé qu'un mineur âgé d'une trentaine d'années, souffrant de tels maux, viendrait les consulter après avoir tenté sans succès la médecine légale. L'esprit avait donné les détails sur l'enfance malheureuse du futur consultant, sur sa vie actuelle, sur sa résidence dans un département voisin de celui du Nord, et il avait bien précisé que le malade avait entendu des voix lui révélant sa vocation future, mais qu'il n'y prêtait aucune attention parce que se croyant sur une voie dangereuse avec la folie pour seule issue. Il terminait son message en affirmant que le malade serait aussitôt guéri, qu'il avait lui-même le don de guérir et qu'il était nécessaire en conséquence, que nos trois guérisseurs le résonnent, le conseille et lui montrent sa véritable voie et cela d'autant plus qu'il était appelé à devenir leur successeur après avoir été leur disciple.

En définitive, c'était l'esprit guide du groupe de l'Institut des Forces Psychologiques de Douai qui s'était manifesté auditivement à Jules Berthelin au fond du puit de mine où il suait à la tâche.

Ce qui avait été prédit fût accompli : Jules Berthelin recouvra la santé en très peu de temps ; il ne lui resta aucune trace de son mal inexplicable et bientôt il obtiendra lui-même sa première guérison.

Nous sommes en 1910 : Jules Berthelin rend visite à des membres de sa famille résidant à Avion (Pas-de-Calais). Justement, il y a deux malades dans la maison. Pour la première fois, il va essayer son don ; il leur impose les mains et les guérit.

Désormais sa ligne de conduite est toute tracée. Puisque le ciel a décidé qu'il doit se vouer aux malades, il soignera et guérira et il s'adonnera à cette tâche complètement, avec désintéressement jusqu'à la dernière heure de sa vie. Et ainsi progressivement, il va recouvrer la foi en Dieu et la foi en la vie.

Mais comme il s'est juré de ne pas vivre des offrandes de ses malades, il a décidé de continuer à travailler à la mine pour faire vivre sur son seul salaire, sa femme et ses enfants. Et c'est pour cette raison que l'on voit Jules Berthelin, après un labeur épuisant à la mine, enfourcher le soir sa bicyclette et rouler sur les chemins départementaux ou vicinaux pour aller soigner ses malades.

À ce train d'enfer, il s'épuise vite et puis, quand il est au travail de nuit, il ne peut se rendre auprès de ses malades et ceci en pâtissent, alors il demande, contre son intérêt matériel, à quitter le fond pour un emploi de surface qui lui laissera la libre disposition de ses soirées.

Jules Berthelin est mobilisé en février 1915 mais il est réformé pour la vue trois mois après, et cela, conformément à une prédiction de son guide, qui lui avait dit qu'il était plus utile auprès des malades qu'aux armées. Il reprend aussitôt son emploi au charbonnage et ses activités philanthropiques. Il sillonne, en dehors de ses heures de travail les routes du Pas-de-Calais, car il a des malades dans presque tous les villages du département et on le verra même à Doullens, dans la Somme, à quelque 40 km de son point de départ.

Cette intense vie d'activités partagées entre la mine et les malades, Jules Berthelin la poursuivra jusqu'en octobre 1943, date à laquelle les charbonnages de France lui concèdent une retraite après 49 années de bons et loyaux services. Désormais, tout son temps est mis à la disposition des malades.

À 62 ans donc, il enfourchera sa bicyclette le matin de très bonne heure et ne rentrera que très tard le soir chez lui, après s'être rendu dans plusieurs villages où les malades attendent sa visite, ses soins spirituels et ses paroles réconfortantes. Car ne se contente pas seulement d'imposer les mains, de guérir les maux, mais il sauve encore les âmes, à l'instar du Maître Philippe de Lyon, qu'il n'a pas connu du reste, il s'efforcera de ramener ses malades dans la voie du bien et surtout de la charité, car il estime aussi que Dieu n'accorde ses grâces que dans la mesure où l'on est capable de donner soi-même. Alors demande-t-il aux malades de prier et d'être charitable envers leur prochain et, pour commencer, de ne plus médire des uns et des autres, de se réconcilier avec ses ennemis.

En 1949, âgé de 68 ans, il tombe gravement malade et on le croit perdu. On suppose dans son entourage qu'il a un ulcère à l'estomac, mais il se refuse à consulter un médecin quand sa femme le lui conseille. Il s'alite et lui-même pense que sa dernière heure est venue. Il fait cette prière sublime : « Père que votre volonté soit faite, si je dois mourir, je suis prêt à me présenter devant votre face, mais si vous jugez que je suis encore utile à mes malades, je serais heureux de vivre encore un peu de temps pour eux ». Au moment où il sera le plus mal, son guide lui apparaîtra, se tiendra quelques instants à son chevet, juste le temps de lui dire : « Ce n'est pas encore ton heure, ce n'est qu'une épreuve aussi tu vas guérir, mais dans l'échelle spirituelle, cette souffrance t'aura permis de franchir un nouvel échelon ». En vérité, Jules Berthelin, dès cet instant, se sent revivre, il passe une bonne nuit et le lendemain, il est sur pied, reprenant aussitôt ses activités. Toutefois, à partir de ce moment, il décide, en raison de son âge et de sa force physique, qui a malgré tout sensiblement décru, de soigner à son domicile seulement. Une fois par semaine, il se rendra par le train à Liévin où il a son gendre et sa fille, et chez lesquels il prodigue ses soins aux malades de l'endroit.

Jules Berthelin a soigné, a guéri, a prodigué la bonne parole jusqu'à la dernière heure de sa vie. Il s'est éteint paisiblement, comme un Saint qu'il était, le mardi 29 janvier 1963 à 08h30. Depuis deux mois, ses forces diminuaient mais il poursuivait malgré tout, inlassablement, sa tâche, et la veille de sa mort, il recevait encore à son domicile des malades auxquels il imposait les mains et semait la bonne parole.

Trois jours avant sa mort, il avait informé sa femme de sa fin toute proche et lui avait fait ses dernières recommandations pour sa succession à la tête de l'Institut des Forces Psychologiques qu'il avait hérité, de MM. Béziat, Pillault et Jésuspret, une trentaine d'années auparavant.

Le 28 janvier au soir, sa femme décide d'appeler un médecin. Celui-ci lui prend la tension ; elle est faible et il ne cache pas au patient qu'on a trop tardé à le faire venir. Le 29 au matin sa femme lui prépare comme d'habitude une tasse de café et une assiette de porridge, car Jules Berthelin a conservé jusqu'au terme de son existence un excellent appétit. Elle les lui apporte au lit, lui parle ; il ouvre les yeux, la regarde et rend son dernier soupir sans dire un mot, dans le plus grand calme, il est mort sans aucune souffrance, avec la sérénité des agonisants qui sont déjà dans le sein de Dieu. Il était âgé de 82 ans, il a été enterré le premier février dernier à Nœux-les-Mines, sa ville natale qu'i n'a jamais voulu quitter, même pour prendre un peu de vacances qu'il aura pourtant bien mérité. Ses obsèques se sont déroulées en plein hiver - l'un des plus rudes que l'on ait connu depuis longtemps - et malgré les rigueurs du froid et le verglas, une grande foule de personnes éplorées - malades et sympathisants – ont tenu à le conduire à sa dernière demeure.

Sa tombe est toute modeste comme le fut sa vie car il avait toujours demandé que le lieu de son dernier repos fut de toute simplicité, sans monument d'aucune sorte, car lui-même avait été, et su rester un simple.

Depuis sa disparition, des malades des villages du Nord, non prévenus, viennent encore frapper à la porte de sa maison pour recevoir ses soins. Sa veuve les reçoit, leur fait part de la triste nouvelle et tous, le cœur déchiré, fondent en larmes en prononçant ces quelques mots : « C'était un Saint ! ».

Jules Berthelin a eu 6 enfants, 15 petits-enfants et 10 arrière-petits-enfants. Tous sont vivants et en parfaite santé. Cette progéniture remarquable trouverait à elle seule qu'il a bénéficié des grâces divines et que la bénédiction du ciel s'est étendue à sa génération. Au train où ces petits enfants grandissent, se marient et multiplient à leur tour, je suis bien persuadé que ce vérifiera à son sujet cette parole de l'écriture : « Il sera béni jusque dans sa 7^e génération ».

Le Saint

C'est bien le mot en effet qui convient. Je me rends bien compte que je suis dans l'impossibilité de faire partager mon sentiment au lecteur de cet article ; d'abord parce que je suis trop maladroit pour émouvoir, ensuite parce que la sanctification d'une âme est une chose qui ne se ressent réellement qu'en présence même du Saint ; elle se communique à la façon d'un courant fluide agissant par endosmose.

Il faut donc avoir vécu tout près de l'intéressé, sinon dans son intimité, comme j'en ai eu le bonheur, pour reconnaître chez Jules Berthelin la marque distinctive des hommes de Dieu. Cependant, le comportement de Jules Berthelin, en maintes circonstances, suffira pour édifier ceux qui m'auront suivi jusque-là.

D'abord Jules Berthelin tutoyait et embrassait tout le monde ; rarement il vouvoyait. Quand sa femme lui en faisait parfois le reproche, il répondait : « Ce sont mes frères ; a-t-on jamais vu des frères se dire vous ? ». Pour cette raison, qui montre l'immensité de son cœur, - je serais presque tenté de dire « l'Universalité », on ne le connaissait et on ne l'appelait de partout que par ces deux petits mots, combien révélateurs de l'affection, de la vénération qu'on lui portait : « Papa Jules »

Je ne le nommerai pas autrement dans la suite de cet article puisqu'aussi bien, c'est ainsi que je l'appelais moi-même.

Papa Jules ne faisait pas de frais vestimentaires, ne prenait jamais de vacances parce que c'était autant d'argent soustrait aux malheureux dans le besoin et autant de temps non consacré à ses malades. Il recevait chez lui tantôt 10, tantôt 50 malades. Ceux qui étaient nécessiteux, repartaient de son cabinet non seulement encouragés par des paroles réconfortantes, mais pourvus encore de quelques beaux et bons billets de 1000 francs. Entre deux malades, Papa Jules faisait du jardinage aussi, son vêtement était le plus souvent quelque peu souillé de terre. Sa femme le sermonnait parce qu'elle trouvait que ce n'était pas une tenue pour recevoir des gens, ce à quoi ils répondaient avec un doux sourire : « Les malades viennent me voir pour que j'essaie de les guérir mais pas pour regarder mon costume » ou encore : « Ce n'est pas le costume qui compte, mais l'homme qui est dedans » ou encore : « Ce n'est pas le dehors qu'il faut juger mais sur le dedans ».

Papa Jules était complètement détaché des choses de ce monde ; je n'ai jamais connu quelqu'un de plus désintéressé que lui. Il se faisait un honneur de ne pas disposer pour lui-même des offrandes des malades, il estimait que les dons qu'on lui faisait ne lui appartenaient pas, qu'ils étaient la propriété du Père et à la disposition des miséreux. Alors Papa Jules distribuait chaque année des centaines de mille francs et même des millions soit à des particuliers comme je l'ai dit ci-dessus, soit à des œuvres de bienfaisance, des groupements de charité ou des œuvres sociales. Aussi, l'on ne sera pas étonné d'apprendre que le clergé et les médecins ont toujours usé à son égard de la plus grande tolérance. Papa Jules aurait pu être riche, mais il est resté volontairement pauvre, humble de cœur et de conditions, il était vêtu très modestement et presque misérablement. Quelle différence dans son comportement avec ces grands guérisseurs qui - sans leur dénier le don et le bien qu'ils font - sont cependant toujours élégamment vêtus, et possèdent pignons sur rue, dont les procès retentissants défraient la chronique et servent une cause pas toujours entièrement dépourvue d'intérêts.

La renommée de papa Jules n'a pas été aussi vaste, aussi célèbre que celle que l'on a faite à ces derniers ; elle s'est limitée à une région et dans ce fait même, je reconnais cet autre signe du Saint : « L'humilité ». Mais ne nous y trompons pas, les activités de papa Jules ont été égales à celles de ces guérisseurs et peut-être même les ont-elles dépassées, quant aux résultats obtenus, ils se valent au moins.

La philanthropie de papa Jules, lui a valu d'être décoré de la croix de chevalier du mérite social en 1953 et de celle d'officier du même ordre en 1962. Il avait été proposé pour cette dernière distinction par le maire actuel de Nœux-les-Mines, qui a tenu à le remettre lui-même officiellement, au cours d'une petite fête organisée en son honneur, à la mairie. Et à présent qu'il n'est plus, ce même maire en sage de donner le nom de « Jules Berthelin » à une rue de la ville (5) et savez-vous ce qu'il y a de plus admirable encore dans l'attitude du premier magistrat de Nœux-les-Mines ? Quelle leçon peut-on tirer ? Vous le comprendrez quand je vous aurai avoué que ce maire clairvoyant est lui-même médecin.

Papa Jules ne craignait pas la mort ; en vérité il aspirait de tout son cœur à retourner dans l'autre-monde. Je dis bien « retourner » car il était un « réincarnationniste » convaincu et savait d'ailleurs ce qu'il avait été dans sa précédente existence. Son guide le lui avait révélé : Il avait été professeur de philosophie et il avait dû se réincarner dans un milieu des plus modestes et ne faire aucune étude (Il était illettré) afin de mettre plus facilement en pratique ce qu'il avait étudié et enseigné précédemment. Mais tout simple qu'il était, il n'était pas dénué d'intelligence ; ses causeries, sa façon de voir les choses et la vie, avec quelques originalités ; ses réflexions n'étaient pas dépourvues de logique et de raison, bien qu'elles surprissent dans tous les cas.

Il avait une fois assisté à Lille, à un congrès de la Fédération spirite du Nord, comme président de l'Institut des Forces Psychologiques, il siégeait à la table du comité. Parmi les dirigeants du Congrès se trouvaient des intellectuels et même quelques érudits. Papa Jules fut invité par le président du Congrès - un avocat - à prendre la parole. Il ne se fait pas prier car s'il est humble, s'il a conscience de son manque d'instruction, il ne fait pas de complexe d'infériorité ; aussi se lève-t-il et modestement commence par s'excuser, auprès de l'auditoire, de son insuffisance intellectuelle, de son incompétence, de sa maladresse, de la pauvreté de son vocabulaire et de sa défectueuse élocution car avoue-t-il au public : « Je ne sais rien, je ne suis pas allé à l'école, je suis un ignorant complet ». Et voilà que soudain, son être se transforme, son verbe s'amplifie et retient l'attention tandis qu'il rayonne en même temps de la bonté et de la sagesse des purs. Il ne se sent plus lui-même. Il parle de la vie, de la Création, des différents mondes et plans, de l'univers, de l'évolution du cosmos et il termine par quelques considérations sur l'Amour et la Charité, ces deux grandes forces qui font grandir le Monde. Et puis, au fur et à mesure qu'il achève, il sent que quelque chose le quitte – « Le fil a été coupé, précisera-t-il par la suite » - et redevient le simple Papa Jules. Alors l'auditoire bat des mains à tout rompre et le Président-avocat le remercie et le félicite en lui disant : « Monsieur Berthelin, vous nous avez dit que vous étiez illettré, et cependant vous venez de nous apprendre beaucoup de choses qui sont dignes d'un esprit scientifique et vous nous avez donné une magnifique leçon de morale ».

Une autre fois, une châtelaine des environs le fit appeler au château pour prodiguer ses soins à son mari malade. La châtelaine est une fervente catholique et elle a justement auprès d'elle à ce moment-là son frère évêque. Papa Jules impose les mains au patient qui assure ressentir un grand courant qui le traverse. Ces douleurs disparaissent presque aussitôt et il guérira quelques jours plus tard, sans autre intervention. À l'issue de cette séance, l'évêque, sa sœur et son beau-frère tiennent à engager la conversation avec le guérisseur et à le questionner sur son don d'abord et sur ces croyances ensuite.

Papa Jules les donne, fait part de ses sentiments, de ses idées ; il les explique et le prince de l'Église qui ne trouve rien à lui opposer, lui tend la main et lui remet une obole pour ses malades.

Quand on demandait à papa, Jules, pourquoi il ne prenait pas un peu de repos et qu'on lui faisait miroiter le plaisir de vacances passées au bord de la mer ou à la montagne, il répondait invariablement : « Je ne suis pas venu en ce monde pour jouir, mais pour souffrir. Croyez-vous vraiment que je suis à plaindre ? Détrompez-vous, je ne suis pas du tout malheureux, je suis même certainement beaucoup plus heureux que vous car ma condition me suffit et je suis content comme cela ».

Certains l'engageaient vivement aussi à conserver pour lui-même ou au moins pour sa famille, une partie des dons qu'on lui remettait. Il répondait avec la même invariabilité et intransigeance de mœurs : « Je ne suis pas venu sur cette terre pour amasser mais pour dispenser ; pour donner et faire le bien autour de moi. Mes enfants feront comme moi et se contenteront pour vivre du salaire que leur vaudra leur travail quotidien. D'ailleurs, les dons que l'on me fait ne m'appartiennent pas ; ils sont à Dieu qui seul peut en disposer ».

Pour la justice et la vérité je dois dire que Papa Jules avait cependant fini par consentir à remettre à sa femme mais pour elle-seule 8000 anciens francs par mois, une misère. Il avait été long avant de se décider à ce geste et il ne l'a fait qu'après avoir consulté son guide et en avoir obtenu l'autorisation. Il faut à ce sujet, également considérer qu'en demandant à quitter le fond de la mine pour un emploi de surface (demande motivée, on s'en souvient, dans un but de philanthropique), Papa Jules avait indirectement lésé les intérêts de sa famille, de sa femme en particulier, parce que cette mutation s'était finalement traduite par un manque à gagner, d'une part dans l'immédiat, par une diminution de son salaire journalier, d'autre part pour l'avenir en raison de son incident sur le montant de sa retraite de mineur. Enfin, avec ses 8000 anciens francs, Madame Jules (on l'appelait ainsi), devait faire le ménage du sous-sol (transformé en cabinet de consultation et en salle de réunion), acheter le charbon et entretenir le poêle de ces pièces à destination non familiale. En fin de compte, il ne lui restait pas grand-chose !

Papa Jules aimait tous les hommes ; il n'avait pas d'ennemis. Il rendait service à tous, ne faisaient aucune distinction de personnes et recevait chez lui n'importe qui. Dieu sait si j'en ai vu défilé du monde dans sa maison et à sa table. La vie lui était une chose sacrée, mais son cœur saignait de la misère qu'il constatait partout (misère des uns, méchancetés des autres), et il disait : « La terre est sale ! » pour bien montrer qu'il y avait en ce bas monde plus de mal que de bien. Il affirmait d'ailleurs que l'Enfer était ici et pas ailleurs.

La journée du Saint

Papa, Jules se levait même, dans sa vieillesse, de très bonne heure. À 82 ans, sa journée débutait dès 6 heures du matin. Il s'habillait, faisait chauffer le café et, si l'on était en hiver, allumait le poêle. Tous ces gestes étaient exécutés en priant. Ils portaient ensuite une tasse de café noir à sa femme encore au lit. Celle-ci se levait à son tour et préparait le petit-déjeuner qui consistait invariablement en un grand bol de café au lait et en une assiette de porridge remplie jusqu'au bord. Cette habitude, Papa Jules l'avait prise dès qu'il s'était mis à parcourir les routes pour visiter ses malades et son assiette de porridge matinale lui permettait de tenir le coup jusqu'à midi et jusqu'au soir si nécessaire.

En dehors de son jardin et de ses malades, il faisait un peu de courrier, fort maladroitement d'ailleurs (il écrivait phonétiquement, associant plusieurs mots ensemble et il ne connaissait aucune ponctuation) mais cela ne l'empêchait pas de peiner pour répondre à ses nombreux correspondants qui, généralement, lui réclamaient des papiers fluidifiés et l'entretenaient de leurs maladies.

On le voyait souvent en profonde méditation ou en prière et, à son expression, on se rendait bien compte qu'il était dans un autre monde. Papa Jules vivait d'ailleurs beaucoup plus dans le Ciel que sur terre - je dirais même avec plus d'exactitude - qu'il était déjà dans le Ciel.

Il fumait pas mal - la cigarette - un peu trop de la vie de sa femme. Il ne le niait pas et se contentait en souriant de répondre : « Le bon Dieu me pardonnera ce péché et cette dépense qui est mon seul plaisir matériel sur Terre ».

Il conseillait à ses malades de se mettre en prière et en communion de pensées avec lui tous les soirs entre 20 heures et 21 heures. Souvent, quand ce moment arrivait, il était à table et il avait des invités. Alors on le voyait se lever discrètement de sa chaise, sans bruit, se mettre un peu à l'écart, se tourner vers un pan du mur, et il priait devant tous ceux qui étaient présents, sans ostentation mais avec une telle ferveur et humilité que son attitude commandait le respect, que tout le monde se taisait et que, le nez dans son assiette, chacun priait dans le secret de son cœur en même temps que le Maître. Pour ma part, ces inoubliables instants comptent parmi mes plus grandes joies spirituelles car Papa Jules, dans sa simplicité coutumière, vous enlevait de la Terre au Ciel.

Une fois par semaine, le triangle de guérisseur qu'il avait constitué se réunissait pour une séance spirite et des messages écrits étaient donnés par le canal de l'un d'entre eux, doué de cette faculté médiumnique. Un dimanche sur deux également, l'après-midi, les membres du groupe, les malades et même des tiers inconnus, s'assemblaient dans la salle du sous-sol pour une lecture pieuse ou une conférence suivie de commentaires et d'un débat général. La séance se terminait par la prière en commun et chacun s'en retournait chez soi, le cœur léger et content.

Papa Jules rayonnait de bonté ; son magnétisme était puissant et bienfaisant ; il dégageait de tout son être des forces de paix telles que l'on se sentait bien en sa présence. Il vous communiquait sa simplicité de cœur en même temps que la plus parfaite sérénité et il vous donnait ainsi un avant-goût de la béatitude céleste.

Ses petits yeux profonds, couleurs d'Azur, brillaient d'une lumière qui reflétait toute la sagesse et la puissance d'amour de sa grande et noble âme. Il ne se départissait jamais d'un doux sourire qui ajoutait encore quelque chose à son charme naturel et à son illumination ; sourire devant lequel les plus endurcis perdaient contenance, voyaient fondre leur superbe et redevenaient des enfants.

Sa doctrine

Toute sa vie papa Jules s'est inspiré de l'exemple du Christ Jésus. Il a mis en pratique la grande leçon évangélique : « Aimez-vous les uns, les autres » et il a maintenu bien haut la devise du spiritisme Chrétien : « Hors la charité, point de salut ! ». J'ai déjà dit qu'il était spirite. Sans doute n'était-il pas familiarisé, et pour cause, avec toute la littérature spirite. En tout cas, il en avait suivi strictement la morale parce qu'il en partageait l'idéal. Il croyait en sa philosophie et en ses enseignements quant à l'évolution et aux fins dernières de l'Homme. Sa science eschatologique se résumait d'ailleurs à cette autre devise Kardéciste : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse ; telle est la loi ».

Il professait également une vie d'admiration pour le livre de **MM. Béziat Pillault et Jésupret**, écrit à Sinle-Noble (Pas-de-Calais) et intitulé « **La vie, tome 1** » (1) (Ce tome 1 n'a pas eu de suite à ma connaissance). Il en avait fait son livre de chevet et c'est à lui qu'il se reportait sans cesse.

A stylized signature in cursive script, arranged in a triangular shape. The top-left part reads 'Pillault', the top-right part reads 'Jésupret', and the bottom part reads 'Béziat'.

Mais il avait aussi une idée très particulière sur les plans spirituels d'évolution. Je ne l'ai jamais bien compris à ce sujet, peut-être parce que sa pensée dépassait mon esprit par trop rationaliste et quelque peu positiviste. Quoi qu'il en soit, il prétendait qu'il y a dix plans spirituels d'évolution avant de réintégrer le sein du Père.

Son guide lui avait révélé qu'il avait accédé aux 8° plan. Si l'on admet cette hypothèse, sachant le nombre considérable de réincarnations nécessaires pour franchir un échelon, on se rend compte alors que cette âme, qui fut pourtant toute bonté, complètement désintéressée et détachée des choses de ce monde, est encore loin d'avoir achevé le cycle de son évolution personnelle. Dans ces conditions, si l'état de Sainteté ne conduit qu'aux 4/5 du mouvement entier, à quel point en sommes-nous arrivés nous-mêmes ? Quelle immensité nous reste-t-il à parcourir dans cette ronde infernale ? Avons-nous seulement dépassé le premier temps du rythme ? Sommes-nous sur le retour ?

Conclusion

Le Spiritisme a eu son législateur, son apôtre et son théoricien. Il a eu ses philosophes, ses moralistes, ses scientifiques et même ses techniciens. Avec papa Jules, il aura eu son Saint. Du moins, c'est le seul que j'ai pu connaître et approcher jusqu'à ce point de mon existence.

Au firmament du Spiritisme, à côté de ces grandes lumières que furent Allan Kardec, Léon Denis, Gabriel, Delanne, Léon Chevreuil, Camille Flammarion, William Crookes, Charles Lombroso, Oliver Lodge, Arthur Conan Doyle, Gustave Geley, Paul Gibier, Albert de Rochas, Charles Lancelain, Maxwell, José Lhomme, Henri Regnault, Raoul Montandon et tant d'autres... L'étoile de Papa Jules brillera d'un éclat non moins étincelant.

Cher et bon Papa Jules, prie pour nous qui en succombant sans cesse à la tentation du Monde, n'avons pas su nous départir de notre égoïsme et nous affranchir des chaînes de la matière.

Abidjan, semaine Sainte - Pâques 1963.

Prière : Élévation de Papa Jules

Mon Dieu force de vérité suprême absolue

Force de vie universelle de toutes les forces

Force des forces bonnes d'amour de bonté et de charité

Au nom de notre seigneur Jésus-Christ

Accordez-nous l'aide des forces Psychosiques

Pour nous guider dans la voie du bien

Ainsi soit-il.

Article dans LA VOIX DU NORD, 27 juillet 2006

LA VOIX DU NORD

jeudi 27 juillet 2006

1319.

NŒUX-LES-MINES

« Papa Jules » ou l'histoire d'un « guérisseur bienfaiteur »

S'il n'y avait pas les nombreux Nœuxois qui l'ont bien connu et qui témoignent encore de ses bienfaits, on pourrait croire que Jules Berthelin est le personnage d'un roman. « Papa Jules », comme toute la population le surnommait, n'est décédé qu'il y a un peu plus de quarante ans, c'était le 29 janvier 1963.

Les premières lignes de sa vie, débutée en 1881, pourraient avoir été couchées dans un roman de Zola. Orphelin à un an, obligé de mendier pour nourrir ses frères et sœurs, Jules Berthelin assurait avoir connu très vite son phénomène de « visions ». Sa révélation se produit en 1909 au fond de la mine. Il entend alors une voix qui lui prédit qu'il soignera les malades et obtiendra leur guérison. Il se croit devenir fou et tombe malade la même année. Incapable d'être soigné par la médecine conventionnelle, Jules se tourne alors vers trois guérisseurs de Douai, qui le soignent et reconnaissent en lui leur disciple et successeur.

À partir de 1910, il s'adonnera à son don sans relâche jusqu'à la fin de ses jours. Comme il refuse les offrandes de ses malades, Jules continue à travailler à la fosse. Mais demande un emploi en surface pour disposer de ses soirées afin de rendre visite à ses patients. Sillonant le Pas-de-Calais et même la Somme sur son vélo, il mènera cette intense activité jusqu'en octobre 1953 où



Jules Berthelin, dit « Papa Jules », un guérisseur nœuxois de la première partie du 20^e siècle, a laissé son nom à une rue.

les Charbonnages de France lui accordent une retraite bien méritée.

Quelques années auparavant, en 1949, il tombe gravement malade et on le croit perdu. Une nouvelle fois, une voix céleste lui prédit que sa dernière heure n'est pas encore venue mais que cette souffrance est un nouvel échelon. Le lendemain, il est sur pied, et acceptera en raison de son âge à ne plus exercer qu'à son domicile.

Des dizaines de malades

Chaque jour, des dizaines de malades viennent chercher le réconfort. Ceux qui sont nécessiteux repartent souvent avec quelques billets de 1 000 francs. L'argent qu'il reçoit désormais des autres patients est redistribué aux œu-

vres sociales. La population le considère comme un saint. Même les médecins et le clergé ont toujours eu de la tolérance pour cet homme hors du commun.

Chevalier, puis officier dans l'ordre national du Mérite, il rétorquait, quand on lui conseillait de conserver une partie de ses offrandes, « je ne suis pas venu sur cette terre pour amasser mais pour dispenser ». Celui qui avait créé et présidé l'Institut général des forces psychosiques meurt à 82 ans en laissant derrière lui : une épouse, 6 enfants, 15 petits enfants, 10 arrière petits enfants et aussi beaucoup d'inconditionnels.

La municipalité décida de baptiser une rue du nom de ce guérisseur et bienfaiteur. Un geste qui aurait sûrement troublé l'humilité de « Papa Jules ». ■

Extrait du livre "Reviendra-t-Il ?" de Victor Simon (Page 202)

Aîné d'une famille de six enfants, à une époque où n'existait ni Allocations ni Sécurité Sociale, M. Jules Berthelin doit, à l'âge de dix ans, aller mendier de porte en porte pour faire vivre la famille.

C'est alors que commence pour lui la « révélation spirituelle ». C'est en demandant l'aumône qu'il entend dans l'espace des appels d'esprits et de la musique, sans y prendre garde, du reste. ...

A l'âge de 18 ans, il travaille dans les mines. Dur travail qui le fait devenir matérialiste. « Vers 25 ans, je ne croyais plus en Dieu », avouera-t-il.

Une pénible réalité se chargera de rappeler cette âme prédestinée à sa mission. Pendant sept ans, une longue maladie, devant laquelle les médecins seront impuissants, le handicapera fortement.

Alors, M. Berthelin apprend l'existence de l'Institut des Forces Psychosiques de Sin-le-Noble où, en 1909, il fait la connaissance de Paul Pillault. Celui-ci avait reçu une communication spirituelle lui indiquant qu'un malade, médium ayant reçu des appels dans sa jeunesse en mendiant son pain, ferait appel à lui.

Problème délicat pour le Guérisseur, de nombreux malades se pressant chaque jour à sa porte, Mais le destin de notre ami Berthelin était tracé et la volonté supérieure allait s'accomplir.

Un jour qu'il demandait des livres à M. Béziat, celui-ci, lui faisant raconter sa vie, comprit qu'il avait devant lui l'homme annoncé par les communications de M. Paul Pillault.

« Voici, lui dit-il, la mission qui vous est impartie :

« Cherchez douze personnes de bonne moralité et formez un groupe ». Après cela Jules Berthelin subit un examen à l'Institut qui lui valut d'être nommé censeur à la « Fraternelle » n° 1 d'Avion.

Là, il forme un cercle de trente-cinq membres, fonde une bibliothèque et crée un groupe de solidarité qui a pour tâche de passer de porte en porte quémander pour les malheureux, car, dira-t-il simplement, « étant encore souffrant j'avais compris que si je voulais recevoir il fallait d'abord donner. »

Sans le secours d'aucun enseignement, cette âme fruste avait trouvé seule la base fondamentale et le but de la vie terrestre.

Au bout d'un an de travail, la guérison de notre ami devenait une réalité. Juste récompense de son labeur acharné.

Un jour, se trouvant chez une parente malade, il comprit par un ordre de l'au-delà qu'il pouvait la soulager et qu'il devait s'y employer. Après une compréhensible hésitation, il se mit alors au travail et, tout de suite, obtint de notables résultats, guérissant particulièrement des paralytiques.

La renommée vint rapidement ; tout en continuant son labeur matériel (il est mineur, ne l'oublions pas), il soigne après son travail et il obtient de merveilleuses guérisons.

« Toutes les maladies sont guérissables » nous dira-t-il « mais pas tous les malades. »

Ces soins, nous le répétons, étaient toujours donnés gratuitement, mais de nombreux malades veulent absolument lui remettre de l'argent. Il songe alors à fonder une Caisse de solidarité et de propagande spirite. Car selon la parole de Jésus, « l'homme ne vivra pas que du pain du corps, mais il vivra aussi de la parole de Dieu. »

Et depuis ce temps, malgré vents et marées, Jules Berthelin continue son gigantesque travail de charité.

1914. Déchaînement des forces du mal. Les Instituts sont séparés, isolés, pillés. Pourtant les Guérisseurs poursuivent leur œuvre et Jules Berthelin soigne sans trêve tout en travaillant durement à la mine. Tout l'argent que lui donnent en reconnaissance ceux qu'il soulage va à sa caisse de secours et, à la fin de la guerre, il remet à Paul Pillault la somme, considérable pour cette époque, de 26.000 francs.

Après la guerre, Jean Beziat se retire dans le Midi et continue à soigner ; Pillault est à Aubervilliers. Mais les Instituts et les Fraternelles manquent de liaison et disparaissent l'un après l'autre.

Cependant, l'Institut de Nœux-les-Mines reste debout. Son grand animateur, fidèle à la doctrine des Forces Psychosiques, maintient le contact avec Paul Pillault qui meurt en 1921.

Berthelin fonde un journal « Le Biéniste » avec Mme Dubuc et Mlle Duval, secrétaire de Paul Pillault. Des questions matérielles, la perversité de certaines personnes qui ne savent pas résister à l'attrait de l'argent, nuisent à l'essor du mouvement ; le journal sombre.

Sans se lasser, notre ami reprend avec Mlle Denise Duval un autre journal, « L'Avenir Spirite », grâce aux dons des malades reconnaissants. Toujours pour les mêmes raisons, nouvel échec.

Qu'importe, il continuera seul. Plus de journal. Plus de Fraternelles, mais l'œuvre se maintiendra, attendant des forces neuves. Sans bruit, sans vain tapage. Jules Berthelin, maintenant secondé par le jeune médium guérisseur Marcel Lhomme, porte haut et ferme le drapeau de l'Amour et de la Bonté.

De nombreux groupements de solidarité et d'entraide font appel à eux ; plusieurs Centres d'études spirites, les Orphelins d'Auteuil, les Prisonniers et Déportés de Paris, les Enfants abandonnés, le Bureau de Bienfaisance de Nœux-les-Mines, la Caisse de secours de l'Alliance des travailleurs de Nœux-les-Mines, etc.... etc...., sans citer tous les cas particuliers dont la liste serait trop longue.

S'il fallait d'autres preuves. Le rapport 1951 signale qu'il a été distribué aux œuvres et aux nécessiteux presque un demi-million de francs, soit : Jules Berthelin : 280.000 et Marcel Lhomme : 200.000 ceci contrôlé pour une part par la Préfecture du Pas-de-Calais.

Tout ce travail humanitaire dont Berthelin est le pilier a valu à ce pionnier de la charité l'hommage de la Nation. Les Pouvoirs Publics lui ont décerné la Croix du Mérite Social avec félicitations de M. le Ministre de la Santé Publique.

Après cela, que dire ? Devant ce désintéressement total, combien peuvent nous sembler légers les quelques efforts auxquels nous consentons parfois pour aider notre prochain. Jules Berthelin est père de famille, il est pauvre. En toute logique, il pourrait peut-être penser aux siens. A cette question, il vous répond simplement :

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Je remercie Dieu de m'avoir permis d'arriver à cette évolution par l'expiation subie en cette planète. »

« Avant de consulter le guérisseur, demandez à Dieu de vous éclairer sur votre imperfection et de vous aider à fuir le mal qui se présente à vous. »

Si nous voulons la paix, il faut la faire chez nous et en nous et réaliser la parole de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres ».

Et l'Institut Général revit. Les Guérisseurs se lancent à nouveau à l'assaut du mal. Marcel Lhomme est accrédité Guérisseur en 1932 ; en 1951, c'est le tour de A. Deswante et W. Stodolny ; et plus récemment, Georges Gelé. Par leur foi, ils font rayonner le Bien, en une activité et un dévouement inlassable, sous l'égide de leurs guides spirituels et de leur guide terrestre, Jules Berthelin.

Des lendemains plus rayonnants encore leur sont promis ; lentement, mais sûrement, l'Institut s'est reformé et s'organise pour une grande Œuvre revivifiée. Nos lecteurs se souviennent du retentissant Rapport de l'Institut sur le statut des Guérisseurs, paru dans « Forces Spirituelles », « L'Aube Nouvelle », etc. ...

Mais l'Institut Général des Forces Psychosiques voit à nouveau surgir de jeunes rameaux : trois nouveaux groupes viennent de se créer : Berck, Bully et Liévin. Le Groupe Triangulaire de Nœux-les-Mines les guide et les aide à réaliser leur mission. Le Médium-Guérisseur Marcel Lhomme a été désigné pour les diriger. Comment ne pas remercier Dieu et ne pas garder confiance en l'avenir ?

Et Jules Berthelin est toujours à la tâche que le Maître lui a fixée ...

Il était bon de mettre en lumière cette vie simple et splendide, la grandeur et l'extension promise de l'œuvre de ce grand cœur pour qui seuls comptent Bonté et Dévouement.

Ajoutons que nous le citons volontiers en exemple à tous ceux qui aspirent épouser le même apostolat.

Vocabulaire Spirite utilisé

Esprit : Dans le sens spécial de la doctrine spirite, les Esprits sont les êtres intelligents de la création, qui peuplent l'univers en dehors du monde matériel, et qui constituent le monde invisible. Ce ne sont point des êtres d'une création particulière, mais les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans les autres sphères, et qui ont quitté leur enveloppe corporelle.

Médianimique : Qualité de la puissance des médiums. Faculté médianimique.

Médiumnité : Faculté des médiums. Synonyme de médiumnité. Ces deux mots sont souvent employés indifféremment ; si l'on voulait faire une distinction, on pourrait dire que médiumnité a un sens plus général, et médianimicité un sens plus restreint. Il a le don de médiumnité. La médianimicité mécanique.

Médium (du latin, medium, milieu, intermédiaire) : Personne pouvant servir d'intermédiaire entre les Esprits et les hommes.

Réincarnation : Retour de l'Esprit à la vie corporelle ; pluralité des existences.

Spirite : Ce qui a rapport au spiritisme ; partisan du spiritisme ; celui qui croit aux manifestations des Esprits. Un bon, un mauvais spirite ; la doctrine spirite.

Spiritisme : Doctrine fondée sur la croyance à l'existence des Esprits et à leurs manifestations.

Spiritiste : Ce mot, employé dans le principe pour désigner les adeptes du spiritisme, n'a pas été consacré par l'usage ; le mot spirite a prévalu.

Spiritualisme : Se dit dans le sens opposé à celui de matérialisme (académ.) ; croyance à l'existence de l'âme spirituelle et immatérielle. Le spiritualisme est la base de toutes les religions.

Spiritualiste : Ce qui a rapport au spiritualisme ; partisan du spiritualisme. Quiconque croit que tout en nous n'est pas matière est spiritualiste, ce qui n'implique nullement la croyance aux manifestations des Esprits. Tout spirite est nécessairement spiritualiste ; mais on peut être spiritualiste sans être spirite ; le matérialiste n'est ni l'un ni l'autre. On dit : la philosophie spiritualiste. Un ouvrage écrit dans les idées spiritualistes. Les manifestations spirites sont produites par l'action des Esprits sur la matière. La morale spirite découle de l'enseignement donné par les Esprits. Il y a des spiritualistes qui tournent en dérision les croyances spirites. Dans ces exemples, la substitution du mot spiritualiste au mot spirite, produirait une confusion évidente.

Bibliographie

- (1) 1909 – MM. Pillault, Béziat, Jésupret – « LA VIE, TOME 1 »
- (2) MM. Pillault, Béziat, Jésupret - « Maximes et Pensées »
Extraits du livre « LA VIE »
- (3) 1953 - Victor Simon - « Reviendra-t-il ? »
- (4) 1955 - Victor Simon - « Du sixième sens à la quatrième dimension »
- (5) Article parue dans LA VOIX DU NORD, 27 juillet 2006

*Pillault
Jésupret
Béziat*